Marie-Cécile NAVET-GRÉMILLET, 2019, *L'Alexandrie de Pénélope Delta (1874-1941), face cachée d'un écrivain grec*, De Boccard, Centre d'études alexandrines, 509 p., ISBN : 9 782 490 128 069

Joëlle Dalègre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/18207>

DOI : 10.4000/ceb.18207

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 9782858313693

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Joëlle Dalègre, « Marie-Cécile NAVET-GRÉMILLET, 2019, *L'Alexandrie de Pénélope Delta (1874-1941), face cachée d'un écrivain grec*, De Boccard, Centre d'études alexandrines, 509 p., ISBN : 9 782 490 128 069 », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 47 | 2020, mis en ligne le 21 août 2020, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/18207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.18207>

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

**Marie-Cécile NAVET-GRÉMILLET, 2019,
*L'Alexandrie de Pénélope Delta (1874-1941),
face cachée d'un écrivain grec*, De Boccard,
Centre d'études alexandrines, 509 p.,
ISBN : 9 782 490 128 069**

Joëlle Dalègre
CREE-Inalco

Voici un ouvrage soigné, de luxe dans les conditions actuelles : une riche bibliographie ordonnée, deux index très développés (*nominum et locorum*), des arbres généalogiques (fort utiles dans ces familles complexes et liées par des intermariages), une chronologie, des plans et cartes, 74 figures ou cartes postales exceptionnelles d'une Alexandrie disparue et des photos de famille. Le tout sur papier glacé et couverture cartonnée.

Il est divisé en trois parties et quatorze chapitres. Conformément au titre, il ne présente pas Pénélope Delta en tant qu'écrivaine grecque connue pour ses livres s'adressant aux enfants, mais en tant que native d'Alexandrie où elle vécut 31 des 67 années de sa vie. C'est bien l'Alexandrie de Pénélope Delta qui nous est présentée et donc une face effectivement peu connue de l'auteur jusqu'à la publication relativement récente de ses mémoires et souvenirs.

1^{re} partie : Pénélope Delta l'Alexandrine.

Elle naquit à Alexandrie et y vécut jusqu'en 1908, soit pendant 31 ans si on enlève les voyages et séjours à Athènes, en Angleterre (Manchester), au Pays de Galles, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France (exposition universelle de 1889).

On découvre d'abord l'enfant d'une famille grecque enrichie grâce au commerce du coton, les Benaki (elle est fille d'Emmanuel Benaki), une petite fille triste, élevée par des parents sévères, sans affection, des nurses anglaises revêches et une professeure de français. La jeune fille n'est pas plus heureuse : amours

malheureuses, choix du futur époux par la famille, un homme qu'elle n'a pas vu avant les fiançailles, qu'elle n'aime pas même si elle le respecte et qui n'acceptera pas le divorce (elle y perdrait ses trois enfants). Ayant longtemps dû habiter chez sa belle-mère, elle passe du pouvoir de sa mère à celui de Mme Delta mère. Dans les mondanités de son milieu bourgeois, les soirées et fêtes, le whist, le polo (son frère y meurt accidentellement), les bains à Ramleh, occupée par les diverses fondations philanthropiques, elle est « prisonnière dans la ville » (p. 55) ; elle se trouve devant l'alternative « la liberté ou la mort » (p. 57) dans une société où tout le monde sait tout sur tout le monde, multiplie les tentatives de suicide (elle se suicidera le jour de l'entrée des Allemands dans Athènes en 1941). Alexandrie est pour elle « la capitale de la douleur » (p. 82).

La 2^e partie, la plus longue, montre une Pénélope à la fois grecque et alexandrine.

On y navigue en permanence de la vie alexandrine telle que vue par Delta à la vie alexandrine vue par les voyageurs ou d'autres écrivains qui ont vécu ou résidé dans la ville, et quelques données des historiens. C'est dans les sept chapitres de ces allers-retours que l'on apprend le plus sur Alexandrie. La vision de Pénélope Delta est en effet conditionnée par son état : enfant, femme, riche, et Grecque.

Femme, donc elle ne sort de chez elle que pour les cérémonies mondaines, quelques achats de prestige ou le casino de Ramleh, autre lieu mondain comparé à Deauville. Elle ne connaît ni l'Égypte, ni même le delta, ne voit pas les villages, n'admire que les jardins qui entourent chaque villa de son quartier et ne connaît de la Grèce que les jardins du quartier bourgeois de Kifissia. Son Alexandrie n'est pas celle de Cavafy au même moment.

Riche signifie qu'elle n'a pas à travailler à l'extérieur pour vivre et ne voit donc jamais les pauvres, Grecs ou non, sauf les mendiants sous sa fenêtre. En revanche, elle vit dans une grande maison avec une foule de domestiques. Elle est experte en beaux meubles européens, en littérature française et en modes britanniques, puisque l'anglomanie est de rigueur au début du xx^e siècle dans la haute bourgeoisie d'Alexandrie, dans une famille où l'on considère que les études supérieures sont meilleures en Angleterre (mais pas pour les filles !). Jusque-là, sa vie rappelle celles des héroïnes du *Maître de forges* d'Ohnet (1882).

Grecque signifie qu'elle est liée par sa famille aux dirigeants de la communauté grecque d'Alexandrie, en connaît les rouages, même si son action ne peut concerner que leurs activités philanthropiques nombreuses et réelles. La communauté est à la fois ouverte sur l'extérieur – les autres communautés étrangères de la ville – et fermée sur elle-même quand il s'agit de mariage. En fait, son ouverture est celle de la haute bourgeoisie non égyptienne qui partage le même genre de vie et les mêmes modes. Pénélope elle-même est à la fois fière d'être grecque, convaincue de

sa supériorité sur les « indigènes » et aussi complexée face aux colonies étrangères – anglaise et française – qui se proclament supérieures.

La 3^e partie nous rappelle qu'elle est aussi « un écrivain alexandrin ».

Il peut sembler paradoxal de nommer « alexandrin » quelqu'un qui se voulait « Grecque jusqu'au bout des ongles », qui n'a situé à Alexandrie que ses mémoires et souvenirs (non publiés de son vivant) et le roman *Voyou*, et à qui Alexandrie ne rappelait que de mauvais souvenirs sauf quelques exceptions. L'auteur nous rappelle qu'Alexandrie a en revanche été un lieu mythique pour de nombreux écrivains étrangers. Mais Pénélope n'est ni un visiteur, ni un étranger habitant la ville, ni quelqu'un qui la regrette après l'avoir quittée ; cela donne à sa vision et à ses témoignages un caractère éminemment personnel.

Alexandrie lui a donné également un rapport particulier à la langue grecque : fidèle à sa classe sociale, elle ignore l'arabe ; le français, dans lequel elle rédige ses mémoires, est sa seconde langue maternelle, et elle parle couramment l'anglais, l'italien, *lingua franca* d'Alexandrie, mais ne connaît que le grec démotique parlé de sa mère puisqu'elle refuse d'apprendre la langue puriste abstraite enseignée par les instituteurs grecs. C'est au début du xx^e siècle qu'elle a des échanges avec des écrivains grecs partisans du démotisme et qu'elle épouse leur point de vue, mais, paradoxalement, elle regrette ensuite que son grec ne soit pas très bon, car encombré de tournures alexandrines ou françaises, et qu'il soit éloigné du grec démotique normalisé à cette époque par Psichari.

Contrairement à d'autres écrivains grecs en diaspora qui ont gardé en tête le rêve de la terre natale perdue, Delta a vogué entre deux pays, la Grèce et Alexandrie, qui ni l'un ni l'autre ne lui ont apporté l'amour et la liberté dont elle rêvait. Ce très beau livre, en tout cas, apporte une vision nouvelle à la fois sur cet aspect pas réellement traité jusqu'alors de la vie de Pénélope Delta et sur la vie de la communauté grecque d'Alexandrie au tournant du xx^e siècle.